

18 MYRTHO

ETE 2024



SOUS LE SIGNE DE Charles Ferdinand RAMUZ

Extraits du roman « Le garçon savoyard »

Puis elle a poussé de nouveau jusque sur le promontoire ; où, de nouveau, c'était plein de soleil, c'était tout piqueté, au-dessous de vous, de points d'argent lumineux qui bougeaient, c'était moiré comme une belle soie, et un vent doux lui caressait la joue droite, comme elle tournait un peu la tête vers le couchant où elle l'avait vue, cette fois, la Vauderre, la drôlement nommée , la grande barque à deux voiles pointues et toute noire, qui s'en venait vers nous sur la belle eau, toute petite encore là-bas, mais grandissante.

Du chemin, on a tout le temps le lac en vue de sorte qu'il est facile de surveiller ce qui s'y passe, et ce n'est pas grand'chose, mais Georgette pouvait voir la barque qui venait. On voyait maintenant de nouveau les grands hôtels qui sont à Montreux et ceux qui sont au-dessus de Montreux . Ça chantait bleu sur sa joue gauche, ça chantait bleu sur son épaule, ça chantait bleu sous l'aile de son chapeau, à cause de l'eau qui est là, se balançant au-dessous de vous (ou bien si c'est la pente qui penche et, nous autres, on penche avec). Georgette penchait avec la pente qui tombe tout d'un coup de la crête de la montagne à l'eau, c'est à dire de deux mille à trois cent septante mètres*.

...

** C'est l'altitude de Meillerie , sur les bords du Léman, où se déroule l'action du roman.*

...

Il n'y avait point encore d'orage, mais l'orage se préparait. De temps en temps, des éclairs étaient visibles du côté du couchant. On les voyait monter à travers le vitrage. Car ils venaient d'en bas, rendus fumeux par les nuées qui étaient amoncelées à l'horizon et dont ils coloraient seulement le sommet, étant rouges et lents comme des flammes de Bengale. La nuit était noire, le lac silencieux. Parfois un coup de vent se levait, mais parce qu'il venait du sud, c'est de l'autre côté du lac qu'il chassait les vagues. Ici tout était tranquille encore, pendant qu'on voyait plus au large l'eau bouger en se soulevant.

EDITO

Je suis le-a ténébreux-se , le-a veuf-ve, l'inconsolé-e
Le-a prince-sse d'Aquitaine à la-e tour aboli-e
Ma-on seul-e étoile est mort-e et mon-a luth constellé-e
Porte le-a soleil noir-e de la-du mélancolie.

*C'est beau, un poème de Nerval.
Quand vous le rencontrerez, demandez-lui ce qu'il pense de l'écriture
inclusive.*

MM

*PS
Je ne sais pas ce qui se passe. Sur mon ordinateur tout le texte est
souligné en rouge.*

LES PAGES CLASSIQUES

Parce qu'il est mortel, l'homme nourrit le rêve de l'immortalité

Jean d'Ormesson dans « Une fête en larmes »

Au fond de moi je vous avoue que je suis sûr d'être éternel.
Vanité essentielle.

Pierre-Jean Jouve

Un jour je fus admis vivant à l'éternel.
Ici même dans cet espace innocent d'eaux vives, de feuillages et d'oiseaux si vite rassurés.

Gustave Roud



XVI^{ème} siècle

Au seuil de sa vie, Ronsard, brillant poète d'une cour brillante, couvert d'argent et d'honneurs, dit sa peine à quitter « maisons, et vergers et jardins/ Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine » et dit adieu à ses amis en évoquant, lui aussi, sans le nommer, un lieu où, le seuil de la mort franchi, il les attendra.

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble
Décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé ;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et ses fils, deux grands maîtres ensemble,
Ne me sauraient guérir, leur métier m'a trompé ;
Adieu plaisant soleil ! mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami, me voyant en ce point dépouillé
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face,

En essuyant mes yeux par la mort endormis ?
Adieu, chers compagnons ! Adieu mes chers amis !
Je m'en vais le premier vous préparer la place.

Sans le nommer, à ses amis, Ronsard donne rendez-vous au Paradis. Reprenant Platon pour qui l'univers terrestre n'est que le reflet du monde éternel des idées, Joachim Du Bellay affirme que dans un « plus clair séjour » son âme trouvera « l'idée de la Beauté. »

Que songes-tu mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
Si pour voler en un plus clair séjour
Tu as au dos l'âme bien empennée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu pourras reconnaître l'idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

Guerrier nordique, Hjalmar se réjouit de rejoindre parmi les dieux le paradis des braves. Nombreux sont les poètes – les romantiques du XIXème siècle notamment - qui reprennent l'image du « sommeil éternel ».

Théophile Gautier, par exemple , termine le sonnet dans lequel il évoque « la caravane humaine » par ce tercet :

**Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières.
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.**

Dans le premier de ses « Poèmes antiques et modernes », Alfred de Vigny campe un Moïse puissant mais las qui réclame « le sommeil de la terre. »

**Et debout devant Dieu, Moïse ayant pris place
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire.
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.**

....

**Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas su trouver le lieu de mon tombeau ?**

....

**Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
Hélas ! Je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »**

On connaît également le souhait d'Alfred de Musset, adressé à ses amis et qu'il répète au début et à la fin de la touchante élégie dédiée à celle qu'il appelle « Lucie ».

**Mes chers amis , quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière,
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.**

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits plus douces que les jours
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! Qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent mais au ciel demeurent
Les prunelles ont leur couchant
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Sully Prudhomme

XXème siècle

Prière pour aller au paradis avec les ânes

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites que ce soit un jour où la campagne en fête poudroiera. Je désire aussi, ainsi que je fis ici-bas, choisir un chemin pour aller, comme il me plaira, au Paradis, où sont en plein jour les étoiles. Je prendrai mon bâton et sur la grande route j'irai et je dirai aux ânes, mes amis : Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis, car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu. Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu, pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille, chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
Que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement,
et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas
cassés,
de ceux à qui on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en rond.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne,
Faites que dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

Francis Jammes

Le verger

Dans le jardin, sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu,
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent, de rosée et de sève pourvus,

Je viendrai, sous l'azur et la brume flottante,
Ivre du temps vivace et du jour retrouvé,
Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé.

L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure,
Sur l'effort généreux et prudent des semis,
Sur la salade vive et le buis des bordures,
Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi.

.....

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume,
Lasse comme un jardin sur lequel il a plu,
Calme comme l'étang qui luit dans l'aube et fume,
Je ne souffrirai plus, je ne penserai plus.

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
Des peines de ma vie et de ma nation,
J'écouterai chanter dans mon âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations.

.....

Je serai si sensible et si jointe à la terre
Que je pourrai penser avoir connu la mort,
Et me mêler, vivante, au reposant mystère
Qui nourrit et fleurit les plantes par les corps.

Et ce sera très bon et très juste de croire
Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,
Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire
Qui mûrit doucement sa pelure au soleil.

Anna de Noailles

La nuit ! La nuit surtout je ne rêve pas je vois
J'entends je marche au bord du trou
J'entends gronder
Ce sont les pierres qui se détachent des années
La nuit nul ne prend garde
C'est tout un pan de l'avenir qui se lézarde
Et rien ne vivra plus en moi
Comme un moulin qui tourne à vide
L'éternité
De grandes belles filles qui ne sont pas nées
Se donneront pour rien dans les bois
Des hommes que je ne connaîtrai jamais
Battront les cartes sous la lampe un soir de gel
Qu'est-ce que j'aurai gagné à être éternel ?
Les lunes et les siècles passeront
Un million d'années ce n'est rien
Mais ne plus avoir ce tremblement de la main
Qui se dispose à cueillir des œufs dans la haie
Plus d'envie plus d'orgueil tout l'être satisfait
Et toujours la même heure imbécile à la montre
Plus de départs à jeun pour d'obscurres rencontres
Je me dresse comme un ressort tout neuf dans mon lit
Je suis debout dans la nuit noire et je m'agrippe
A des lampions à des fantômes pas solides
Où la lucarne ? Je veux fuir ! Où l'écoutille ?
Et je m'attache à cette étoile qui scintille
Comme un silex en pointe dans le flanc
Ivrogne de la vie qui conjugue au présent
Le liseron du jour et le fer de la grille.

René-Guy Cadou

MES POETES DE COEUR



Dans une lettre datée de mai 1924 et adressée à l'écrivain français Henry Poulaille, Charles-Ferdinand Ramuz écrit : « Je suis né en Suisse, mais ne le dites pas. Dites que je suis né dans le pays de Vaud, qui est un vieux pays Savoyard, c'est à dire de langue d'oc, c'est à dire français et des bords du Rhône, non loin de sa source ». A l'un de ses amis, Paul Gay, il confiait : « De ma fenêtre, toute la journée, je ne vois que vos montagnes... La dent d'Oche, quelle belle montagne ! Comment ne serais-je pas de ce pays ? » La gazette de Lausanne du 28 mars 1915 publie, sous le titre « Pensée à la Savoie » un article dans lequel Ramuz exprime sa sympathie pour le pays en guerre :

« Je regarde, ce soir, la Savoie. Les grandes montagnes sont bleues et blanches. Assises l'une à côté de l'autre, dans leurs grandes jupes à plis carrés, elles ont l'air, elles aussi, de vous regarder avec leurs figures éclairées. En haut est cet éclat du teint, en bas le foncé de l'étoffe. Et dans le lac à leur pied, leur image se montre en agrandissement, flotte sans cesse déformée, mais plus belle peut-être d'être mouvante, participant à une vie qu'elles mêmes n'auraient pas . Pays en face de chez nous, pays que je vois tout le temps, pays que j'ai debout devant mes fenêtres et rien d'autre que lui, sauf l'eau. »

Le dirais-je ? Savoyard des bords du Léman, quand je lis cette dernière phrase – la pudeur, le non-dit, le respect, l'amitié – ma gorge se noue.

*

Le personnage principal du roman « Le garçon savoyard », paru en 1938, travaille comme carrier sur la « Vauderre », une de ces barques qui, jusqu'au milieu du siècle dernier ont transporté les pierres tirées de carrières de Meillerie. C'est sur les hauts de ce village qu'habite Georgette, sa fiancée. De là, on a une large vue sur le Léman et la côte suisse.

On voyait tout d'où elle était. Par-dessus les châtaigniers ronds, qui étaient déposés plus bas qu'elle comme beaucoup de ballons prêts à partir, on voyait sur sa droite l'embouchure du Rhône, et le Rhône, hors de son embouchure, faisait une barre jaune dans l'eau. On voyait la plaine du Rhône plate comme une feuille de papier. On voyait en face de soi les montagnes être carrées ou triangulaires. Dans le haut, elles étaient séparées les unes des autres, mais plus bas étaient réunies, formant ainsi un haut talus où des morceaux de verre, qui étaient les rochers auraient été plantés tout droits, et au-dessous desquels des forêts, puis des vergers, avec des villages et des villes, s'alignaient le long de la rive. Et sur toute la pente il y avait des maisons éparses qui étaient comme un vol de pigeons qui se serait abattu pêle-mêle dans le vert des prés, après quoi, sur la gauche, venaient des vignes, avec leurs murs aux belles lignes, posés les uns au-dessus des autres.
Elle regarde. On n'a jamais fini de regarder tellement c'est vaste.

On connaît le Ramuz romancier : « La grande peur dans la montagne », (1926), « Derborence » (1934), « Si le soleil ne revenait pas » (1937). On sait moins, voire on ignore le poète. En 2019, les Editions de l'Aire à Vevey rééditent, sous le titre « Poésies » deux de ses recueils poétiques : « Petits poèmes en prose » et « Le petit village »

Deux des poèmes en prose

Te souviens-tu d'être né au bord de ce lac, dans un village autour duquel les noyers connaissaient une grande prospérité ?

Il y avait de toute part, à l'horizon, des montagnes où le soleil a son lever et le soleil a son coucher.

Les vagues rampent sur le sable, le ciel est doux à regarder : songes-tu à finir ici, ou n'as-tu qu'un désir, chercher ailleurs ce que tu ne trouves nulle part, parce que rien n'égale en beauté tes imaginations ?

Pourtant, si tu élèves tes yeux sur les pentes (et elles sont déjà si lointaines qu'elles bleuissent), distingue là-bas, avant de choisir, au-delà des eaux, le clocher pointu d'une église.

*

Aussi, ne portez pas mon corps sur les collines, ni vers le nord, mais ici, sur le rivage , afin qu'il me reste cette chanson, celle du vent dans les branches et des vagues sur la plage et peut-être lui répondrai-je ; car j'échappe aux yeux et je m'échappe à moi-même, mais au cœur de ceux qui demeurent, pourquoi ne parlerai-je pas, quand l'orage menace et que les mouettes rasent en criant la cime des flots, quand le crépuscule enveloppe l'étendue ou quand l'aurore noue ses mains roses autour du front de la montagne comme au jeu de colin-maillard ?

Pourquoi serai-je muet, ô lac, puisque toi, qui ne comprends pas et qui ne t'es jamais connu toi-même, tu as, tour à tour, cette plainte alanguie et ces éclats de voix ?

Selon Jacques Chessex (prix Goncourt 1973 pour « L'ogre ») qui préface le recueil paru aux Editions de l'Aire, Ramuz avait écrit en alexandrins une première version du « Petit village » qu'il juge « endimanchée » et qu'il a travaillé à « remettre en semaine ». Il me semble qu'on y reconnaît le Ramuz que l'on côtoie dans ses romans : une langue qui se veut proche de l'oral, un style rugueux qui cherche à exprimer sans fioritures la simple vérité. J'y trouve, si vous me permettez une image, la tendresse de l'aubier sous la rudesse de l'écorce.

Le pays

**C'est un petit pays qui se cache parmi
ses bois et ses collines ;
il est paisible, il va sa vie
sans se presser sous ses noyers ;
il a de beaux vergers et de beaux champs de blé,
des champs de trèfle et de luzerne,
roses et jaunes dans les prés,
par grands carrés mal arrangés ;
il monte vers les bois, il s'abandonne aux pentes
vers les vallons étroits où coulent des ruisseaux
et, la nuit, leurs musiques d'eau
semblent agrandir encore le silence.**

**Son ciel est dans les yeux de ses femmes,
la voix des fontaines dans leur voix ;
on garde de sa terre aux gros souliers qu'on a
pour s'en aller dans la campagne ;
on s'égare aux sentiers qui ne vont nulle part
et d'où le lac paraît, la montagne, les neiges
et le miroitement des vagues ;
et, quand on s'en revient, le village est blotti
autour de son église,
parmi l'espace d'ombre où hésite et retombe
la cloche inquiète du couvre-feu.**

A la fontaine

« On dit qu'ils se sont fiancés,
ils marieront dans l'année. »
« Depuis quand ? » « Ah ! voilà longtemps
qu'on s'y attend ,
mais il n'y avait rien de sûr. »
« Et qu'a-t-on dit ? » « De toute sorte.
Il y a des jaloux, quand n'y en a-t-il pas ?
Et avec une fortune comme celle-là ! »
« Ça se comprend. » « On a beau dire,
l'argent, c'est l'argent, n'est-ce pas ? »
« Ça nous fait vieilles ! » « Ça nous fait vieilles ! »
« Et ils vont se marier ? »
« On verra bien. » « Ils sont pressés ! »
« Ne m'en parlez pas, de mon temps,
on attendait d'avoir au moins trente ans. »
« Le monde s'en va, il s'en fait des choses !... »
« Qu'est-ce qu'il sonne ? Déjà midi !
Moi qui n'ai pas encore fini ! »
« On vous aidera. » « Ce n'est pas la peine. »
« C'est sans façons. » « Et mon savon ? »
« Il est tombé dans la fontaine. »

Jean Daniel

IX

Elle est venue un soir pour la première fois.
Il faisait nuit, elle est venue sans bruit.
Je regardais partout, je ne voyais personne
et j'entendais mon cœur battre dans le silence.
Mais, quand je l'ai vue, j'ai eu presque peur
et j'aurais voulu me sauver.

Elle venait entre les saules,
elle allait lentement, est-ce qu'elle aurait peur elle aussi ?
ou bien est-ce que c'était de l'ombre ?

Je suis allé vers elle, je lui ai dit bonjour.
« Alors, comme ça, ça va bien ? »
« Oui, merci. » Nous n'avons plus su que dire.

Il y avait un arbre, l'étang était tout près,
Le vent a passé dans les roseaux
et j'ai senti sa main trembler.
« Ecoute, est-ce qu'on fait un petit tour ? »
« On nous verrait, non, j'aime mieux... »
« On pourrait s'asseoir. » « Ce n'est pas la peine. »
J'ai voulu parler, mais je n'ai pas pu et elle était déjà partie.

X

**Elle m'a dit « J'ai bien senti
tout de suite
que tu serais mon bon ami. »**

**N'est-ce pas ? la première fois
qu'on se voit,
on ne s'aime pas,
pour bien dire, encore,
mais ça vient tout tranquillement
avec le temps.**

**Parce que, tu sais, ma mère est bien bonne
et je l'aime bien aussi,
mais ce n'est pas tout dans la vie.
On peut travailler du matin au soir
et être bien sage, ça n'empêche pas
qu'on pense parfois à des choses .**

**On se dit : « Il y en a qui ont des enfants,
il y en a qui se sont fait
des trousseaux d'une beauté
qu'on ne peut pas s'imaginer,
et on rêve à se marier
quand même . »**

**Elle m'a dit : « Je t'aime tellement
qu'il me faudrait bien venir à cent ans
pour t'aimer jusqu'au bout
et que je ne sais pas si j'y arriverais. »**

**Elle m'a dit ; « Et toi, est-ce que tu m'aimes autant ? »
« Ah ! lui ai-je dit, qu'est-ce que tu penses ? »
et je lui ai serré la main tellement fort qu'elle a crié.**

J'ai grand plaisir à rapporter le texte qui suit. Je l'ai connu avant de savoir qui était Ramuz. A l'époque, il y a plus - beaucoup plus - d'un demi-siècle, on pouvait écouter, le dimanche matin, sur Radio Sottens – aujourd'hui Radio Suisse Romande -, une émission durant laquelle les auditeurs demandaient une chanson ou un texte de leur choix qu'ils destinaient à un parent ou un ami, à l'occasion d'un anniversaire, d'une fête, d'un mariage ou de toute autre circonstance . Le texte de Ramuz était, avec la chanson de Berthe Sylva « les Roses blanches », un best-seller de l'émission.

Viens t'asseoir à côté de moi sur le banc devant la maison, femme, tu en as bien le droit, voici quarante ans que nous sommes ensemble ;

Cette fin d'après-midi, alors qu'il fait si beau, c'est aussi le soir de notre vie. Tu as bien mérité, vois-tu, un peu de repos.

Maintenant les enfants sont placés. Ils sont allés chacun de son côté et nous sommes de nouveau rien que les deux, comme quand nous avons commencé.

Femme, te souviens-tu ? Nous n'avions rien pour commencer, tout était à faire. Et nous nous sommes mis à l'ouvrage . Ça n'allait pas tout seul, il nous en a fallu du courage ! Il nous en a fallu de l'amour, et l'amour n'est pas ce qu'on croit au commencement. Se serrer l'un contre l'autre, s'embrasser, se parler tout doux à l'oreille.

Ça, c'est bon pour le jour de la noce ! Le temps de la vie est grand, mais le jour de la noce ne dure qu'un jour. C'est seulement après qu'a commencé la vie. Les enfants viennent ; il leur faut quelque chose à manger, des vêtements et des souliers ; ça n'a pas de fin. Il est aussi arrivé qu'ils étaient malades, alors tu devais passer toute la nuit à veiller et moi, j'étais à l'ouvrage d'avant le jour jusqu'à la nuit tombée.

Nous croyions être arrivés à quelque chose, puis après, tout était en bas et à recommencer. Des fois, nous étions tout dépités de voir que nous avons beau faire, nous piétinions sur place et même, nous repartions en arrière.

...

...

Te souviens-tu, femme, de tous ces soucis ? Mais nous sommes restés fidèles l'un à l'autre, et ainsi, j'ai pu m'appuyer sur toi, et toi la même chose sur moi. Nous avons eu de la chance d'être ensemble, les deux. On s'est mis à l'ouvrage, nous avons duré et tenu le coup.

Le véritable amour n'est pas pour un jour. C'est toute la vie que nous devons nous aimer, s'aider et se comprendre.

Puis les affaires sont allées du bon côté, les enfants ont tous bien tourné. Mais aussi, on leur avait appris à partir sur le bon chemin. Nous avons un petit quelque chose au soleil et dans le bas de laine. C'est pourquoi, cette fin d'après-midi, alors qu'il fait si beau, assieds-toi à côté de moi. On veut pas en parler, nous n'avons plus rien à nous dire.

Nous n'avons besoin que d'être les deux et laisser venir la nuit, bienheureux d'avoir rempli notre vie.

Charles Ferdinand Ramuz

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

En 1950 paraissent, à titre posthume, les « Histoires brisées » de Paul Valéry, recueil paradoxal constitué de fragments, amorces de contes, bribes de poèmes en prose, notes isolées rassemblées en dossier. Dans l' « Avertissement » qui ouvre le livre, l'auteur explique le rôle que peut jouer la marche dans la création et la part concédée à « l'initiative » du lecteur dans la compréhension d'une œuvre.

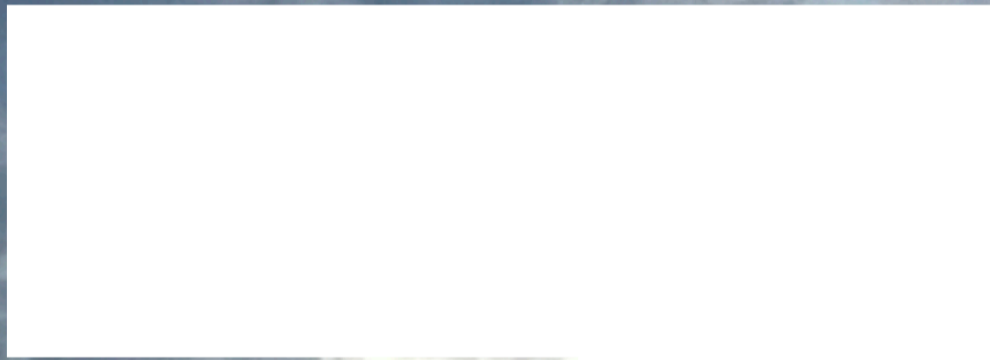
Il m'arrive, comme à chacun, de me faire des contes. Ou plutôt, il se fait des contes en moi. La marche crée, quand rien ne la précipite ni ne l'oblige à plus d'attention à ses pas qu'il n'en faut pour qu'ils aillent à peu près où l'on a pensé aller.

Il m'arrive, comme à plusieurs, mais rarement, de noter l'essentiel de ce qui m'est ainsi venu. Ce sont des « idées , des sujets », comme on dit ; parfois deux mots, un titre, un germe. Enfin, il arrive que, revenu à mes papiers, je me mette à écrire ce qui s'était formé tout seul dans ma tête. Je l'écris, comme si ce fût là le commencement d'un ouvrage. Mais je sais que l'ouvrage n'existera pas, je sens que j'ignore où il irait, et que l'ennui me prendrait si je m'appliquais à le conduire à quelque fin bien déterminée. Au bout de peu de lignes ou d'une page, j'abandonne, n'ayant saisi par l'écriture que ce qui m'avait surpris, amusé, intrigué, et je ne m'inquiète pas de demander à cette production spontanée de se prolonger, organiser et achever sous les exigences d'un art. Ici intervient, d'ailleurs, ma sensibilité excessive à l'égard de l'arbitraire. Toute œuvre littéraire est à chaque instant exposée à l'initiative du lecteur. A chaque instant, celui-ci peut réagir à sa lecture en effectuant des substitutions qui affectent ou le détail de l'ouvrage ou son évolution. Le décor, le récit, le ton peuvent être plus ou moins altérés, avec conservation plus ou moins sensible de l'ensemble. Presque tout l'art consiste à faire oublier à ce lecteur son pouvoir personnel d'intervention, à devancer sa réaction par tous moyens, ou à la rendre très difficile par la rigueur et les perfections de la forme. Tout roman peut recevoir un ou plusieurs dénouements tout autres que celui qu'il offre ; mais il est plus malaisé de modifier comme l'on veut un poème bien exécuté.

Cette sensation des possibilités, très forte chez moi, m'a toujours détourné de la voie du récit, et je regarde les fleuves que l'on écoute avec l'admiration d'un homme dont la contemplation et l'analyse d'un verre d'eau suffisent à absorber le temps et la curiosité...

Paul Valéry

PAGES DE MES AMIS POETES



J'ai toujours éprouvé de la tendresse pour la poésie de Patricia Chatelain. Le mot peut surprendre ; j'aurais même quelque peine à l'expliquer... mais je n'en changerai pas ! Si je me hasardais à quelque commentaire, je dirais que longtemps Patricia Chatelain a cherché avec succès à créer de beaux objets. Peu à peu, elle a commencé à se dévoiler et sa poésie a atteint sa maturité Peut-être me trompé-je . Si c'est le cas, elle me le dira !

J'ai rêvé de ...

**J'ai rêvé de ces lointains ailleurs
Où la vie fleurit, où l'arbre prend son élan.**

**J'ai rêvé de cette solitude absolue dans l'infini de la nuit,
Foulant les sables mouvants des sentiments.**

**J'ai rêvé de l'eau qui rêve,
Caressée d'un rai d'opale d'une lune à fleur de ciel.**

**J'ai rêvé de ce vertige qu'offre la feuille blanche
Avant la première tache d'encre.**

**J'ai rêvé de me promener dans ce paysage
Où le lac a fait son jardin.**

J'ai rêvé d'offrir au vent arpenteur, mes solitudes.

Vagabond

Marchant sous la lune, loin des gens,
Il avance sans fin à la recherche de son destin
Il écoute le souffle du vent laissant passer les saisons

Sa vie est une aventure, sans liens, sans frontière
Ses pas résonnent sur la poussière des sentiers
Il offre son sourire aux étoiles
Et s'endort dans les chaumes

Il porte dans son cœur l'amour de la vie
C'est un explorateur du monde, un rêveur
Sa seule richesse, sa liberté de penser

Si un jour on croise son chemin
Offrons-lui un sourire, un peu d'attention
Car derrière son regard las
Se cache une âme fragile

Marchant sous la lune, il avance sans fin
Vagabond, il continue son aventure
A la recherche de son destin

Vagabond, vagabond, marcheur de l'infini

Le poète

Dans la calligraphie des étoiles

Un poète s'est endormi

Sur le cahier jauni, aux pages cornées

L'encre a séché, la plume s'est envolée

Les mots sont orphelins d'une âme pure

Immensité de l'univers

Où s'évadent les cœurs tourmentés

Le silence règne sur la terre

Et le vent murmure son chant de velours

Aube naissante, les fleurs éclosent

La rose s'enlace aux pivoines

Parfum de muguet dans les sous-bois

Les glycines s'enivrent de chèvrefeuille

Dans la calligraphie des étoiles

Un poète s'est endormi

Sur le cahier jauni aux pages cornées

Il a écrit :

« Fragile la pureté de l'éphémère vie. »

Faire un pas

*Fouler la grève d'un lac fabuleux
Où des brumes lourdes d'eau-neige
Se noient dans l'acier de ses eaux
Et marcher, marcher...*

*Suivre la courbe de l'horizon
Cueillir les pavots des champs
Entendre l'appel des lendemains lumineux
Et marcher vers là-bas, vers demain*

*S'enivrer du parfum sucré des fleurs interdites
Courir sous le vent, attraper les étoiles
Laisser les rosées d'avril s'accrocher aux semelles
Et, marcher encore et encore...*

*Ecouter ses pas résonner sur les routes oubliées
Folle ivresse des mondes à découvrir
Rechercher dans les regards son enfance perdue*

Faire un pas, puis deux, puis trois...

*Et,
Marcher, marcher, marcher, marcher, marcher.*

Il est un jardin

A l'ombre des glaciers endormis
Où souffle la musique des silences
Il est un jardin de senteurs sauvages
Où règnent de joyeuses libertés.

Sur la paume ouverte des feuilles
Où perle la rosée du matin
Les sabots de Vénus se désaltèrent.

Au pied des oratoires s'épanouissent
Ancolies et gentianes bleues
Et, là-haut au creux des rochers
Tel un trésor, l'édelweiss au cœur d'or
Offre le velours de ses pétales au Levant.

Panicauts et carlines bordent les sentes
Qu'ont tracées les chamois intrépides.
Les prairies humides s'ornent de mille soleils
Trolles et saxifrages ondoient sous le vent.

Les rhododendrons tachent de rouge l'alpage
Dans les myrtilles se cachent les marmottes
Et les troupeaux s'enivrent d'herbes parfumées.

Ici, les vents changeants ont éparpillé les graines
Ici, les saisons passent et reviennent
Chargées d'offrandes et d'espérance
Ici, la vie pousse sans bruit.

Il est un jardin de senteurs sauvages.

Patricia Chatelain

MES PAGES



*Le personnage principal du roman de Ramuz « Le garçon savoyard » est carrier sur une barque du Léman à Meillerie (voir ci-dessus) J'ai passé une partie de ma petite enfance dans ce village qui a connu au XIXème siècle et jusque dans les années 1920, une intense activité due à l'exploitation de ses carrières. « Dès lors qu'ils ont pu être disloqués, les rochers de Meillerie se sont dispersés alentour dans tous les coins et recoins des rives lémaniques, qu'ils ont occupés, étayés, parés et agrémentés. *»A Genève, la rade et le quai du Mont Blanc ; le port d'Ouchy à Lausanne ; les ports de Thonon, Evian, Nernier, sur la rive française du Léman ; des bâtiments publics : gares, postes, écoles ;des établissements à vocation commerciale, des maisons bourgeoises, des immeubles, des résidences. « Le bout de rocher s'est démultiplié sur les bords du Léman où Meillerie par sa pierre est partout présent. *»*

C'est par barque que la pierre des carrières de Meillerie est transportée sur les pourtours du Léman. En 1903, 981 barques déchargent 117000 tonnes de pierre dans le port de Genève. La barque - dite « du Léman » ou « de Meillerie » - est longue de vingt-cinq à trente mètres, large de sept. Sa coque en lames de mélèze et de sapin est calfatée et goudronnée. A chacun de ses deux mâts, le trinquier à l'avant et le grand voilier au centre, est fixée en oblique une antenne qui porte une voile latine triangulaire de plus d'une centaine de mètres carrés. Ces deux voiles croisées donnent au bâtiment cette élégance caractéristique des barques du Léman. Avec ses flancs évasés, son étrave effilée une barque peut porter sur son pont de quatre-vingt-dix à cent quarante tonnes de pierre. Je suis monté plusieurs fois - j'avais quatre ans - sur le pont de « la Bourgogne », qui fut la plus grande des barques (35 mètres sur 8,20) ; elle est restée longtemps ancrée dans le port de Meillerie avant d'être détruite. Nostalgie...

MM

** Bernard Sache « Meillerie, les Cailloux de la Gloire » p. 62*

*A C.F. Ramuz
et au garçon savoyard*

I

**Vauderre belle comme une demoiselle
quand la vague vogue
à l'amble de la brise musarde
et se balance la barque
au rythme provocant des hanches agaçantes**

**Barque belle comme arondelle
quand s'ouvrent ses ailes latines
et prennent leur envol**

**Découpent le papier d'azur
et se croisent les vergues
épurées comme des arabesques
sur le papier glacé
d'un vieil album sépia**

II

**Chante bacouni ta triste mélodie
S'en vont les barques et s'en va la Vauderre
Rouleront demain les lourds chalands d'acier**

**Du lac désert sourd déjà la mélancolie
Les grands oiseaux se meurent
aux ailes employées**

Marcel Maillet

La première guerre mondiale signera la fin de la navigation des barques du Léman. Après 1918 deux barques seulement seront mises à l'eau. Le ciment remplace la pierre, le charbon et le fuel se substituent au bois de chauffage qu'on transportait également par barque. De lourds chalands d'acier motorisés remplacent les barques.

Je tire les renseignements concernant la pierre et les barques de Meillerie du livre de Bernard Sache, déjà cité « Meillerie , les cailloux de la gloire » (éditions du Vieil Annecy 2003) et du « Guide du Léman » de Paul Guichonnet (La manufacture 1988)

Jean-Jacques Rousseau a placé à Meillerie un épisode de sa « Nouvelle Héloïse ». Promenade en barque sur le Léman. Un coup de séchard .

« Bientôt les ondes devinrent terribles ; il fallut regagner la rive de Savoie et tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui était vis à vis de nous et qui est presque le seul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. » Cette escale imprévue donne à Julie et à Saint Preux l'occasion d'une promenade dans les bois qui dominant Meillerie. Faisant preuve d'une belle imagination, Rousseau décrit un paysage que les gens du lieu auraient grand peine à reconnaître.

*

*A Julie
et à Saint Preux*

**Bientôt redescendront des Mémises bleutées
les albrans éphémères
au parfum de brimbelle**

**Alors à nuit éteinte
au rocher meillera
les vagues séduisantes
en leurs atours pésans
murmureront encore
le baiser des amants**

MM

Je dois reconnaître que ces lignes, écrites il y a une vingtaine d'années, ne correspondent guère à l'ambiance qui règne durant la promenade de Julie et Saint Preux sur les hauts de Meillerie ; promenade durant laquelle leurs âmes n'étaient guère accordées.

Nostalgie

**Sous la fourrure rouie d'automne
le vieux village s'est mussé
dans la paume des brumes de neige :
Bruegel de loup au pelage de saule**

**On a forclos le port
qu'a déserté la barque
où jadis rêvait l'enfant
et si l'enluminure habille de tendresse
le bourg désuet
le poème dit encore
la nostalgie des pierres
et les nids de bergeronnettes**

Marcel Maillet



Bernard **M**
graphisme